Le fauteuil de Molière à Pézenas

Témoignages

Où il est question du fauteuil ...

Alberge Claude. Le voyage de Molière en Languedoc (1647- 1657), Presses du Languedoc, Montpellier, 1998.

Alliès Albert Paul. Pézenas, une ville d'Etats. Molière à Pézenas, 1e Edition, Flammarion, 1908, 4e édition, 2006, Jean Charles Domens, Pézenas.

Astruc et Sabatier. Notice sur le fauteuil de Molière. Imprimerie Bonnet, Pézenas, 1836

Blémont Emile et Valade Léon. Le barbier de Pézenas, comédie en un acte, en vers, Odéon 15 janvier 1877, Paris 1877.

Cailhava. Etudes sur Molière, 1802.

Jouy. De L' hermite en province ou observations sur les mœurs et les usages français au commencement du XIXe siècle, Paris, Pillet ainé, 1819.

Monval Georges. Le fauteuil de Molière, in Le Moliériste, 1, 1879- 1880.

Raymond Emmanuel (alias Galibert Léon) Histoire des pérégrinations de Molière dans le Languedoc d'après des documents inédits (1642- 1658), Paris, Dubuisson, 1858.

Taschereau Jules. Histoire de la vie et des ouvrages de Molière, 2e édition, 1828

Trébor R. L'Impromptu du barbier, comédie en un acte. Paris, Comédie française, 15 janvier 1907.

L'autre fauteuil de Molière

ou

Jean Baptiste Poquelin à Pézenas

Il est un fauteuil célèbre, dans lequel Molière, en Argan, se serait assis quelques heures avant sa mort, lors de la quatrième représentation du « Malade imaginaire ». De style Louis XIII, il est fait d'un bois de noyer sculpté, aux bras torsadés. Son assise est recouverte d'une basane jadis noire. Il comporte enfin une crémaillère, qui permet de rabattre et de relever son large dossier, tandis que l'un de ses bras sert d' appui à une petite tablette de service. Traditionnellement utilisé pour les représentations du « Malade imaginaire », et après maintes tribulations, qui le virent aller de la rue des Fossés Saint Germain, à Paris, aux Tuileries, puis à l'Odéon, où il faillit périr dans un incendie, il rencontra enfin repos, rue de Richelieu, où il se trouve encore aujourd'hui. Il fut retiré du service en 1880, à l'occasion de la neuf centième représentation de la pièce dont il était devenu l'accessoire indispensable. Cette officielle et vénérable relique d'un génie consacré peut toujours y être admirée.

Il en est un autre, beaucoup plus modeste, connu seulement de quelques initiés. Le fauteuil de Molière à Pézenas n'a rien des qualités mécaniques du précédent. En bois de noyer teinté, d'une facture plus archaïque, avec son haut dossier et son assise aménagée en coffre fermant à clef et son abattant, il est de la campagne. Peu confortable, sa forme de cathèdre médiévale et sa facture permettent de le dater de la fin du XVIe siècle.

Ce meuble rustique, œuvre d'un artisan menuisier local, est attaché à la période d'itinérance et d'apprentissage des rescapés d'un « Illustre Théâtre » en faillite qui, de 1647 à 1658, coururent les provinces, le Languedoc en particulier (1). C'est ainsi que Jean Baptiste Poquelin, qui depuis peu se faisait appeler Molière, s'y serait assis dans la boutique de son ami de Pézenas, le barbier Guillaume Gély.

On ne le découvre cependant que bien plus tard, en 1836, dans une brochure imprimée à Pézenas sous le tire « Notice sur le fauteuil de Molière » (2) Il est alors devenu – on ne sait exactement depuis quelle époque - une curiosité dont la notoriété dépasse l'horizon d'une petite ville de province. Il est l'objet d'un culte, la destination d'un pèlerinage de dimension européenne. Car, pour ses visiteurs éclairés, le doute n'est pas possible. Cet objet, exhumé du cabinet des curiosités locales, est le témoin du passage de l'illustre comédien à Pézenas, 180 ans auparavant. Il aurait même été l'observatoire d'où le jeune auteur aurait découvert les personnages et noté les intrigues de la comédie provinciale qui se jouait sous ses yeux et serait ainsi aux sources de l'inspiration du maître.

Le pari est certes audacieux, mais la période de formation du comédien et la genèse de son œuvre laissent subsister aujourd'hui encore tant de zones d'ombre que la légende s'y est glissée, ouvrant la porte à toutes les spéculations. Cet objet de légende, entré dans l'histoire sous le nom de fauteuil de Molière à Pézenas, s'est installé dans la problématique de la genèse de l'oeuvre moliéresque.

I

Le fauteuil relique, objet de culte et de pèlerinage

Dans une brochure de 31 pages, publiée en 1836 par Gabriel Bonnet, imprimeur à Pézenas, et vendue 50 centimes, l'objectif de l'auteur, qui ne signe pas –mais qui n'est autre que François Astruc, alors propriétaire du fauteuil- est de démontrer, témoignages à l'appui, que le meuble, dont il publie d'ailleurs une image, est authentique. La pièce maîtresse sur laquelle il appuie son argumentaire est une déclaration solennelle du conseil municipal du 18 mars 1836. A sa demande, les élus reconnaissent que l'objet dont il est question a effectivement appartenu à un barbier de la ville, du nom de Gély, quand vivait ami de Molière.
« Nous, soussignés, maires, adjoints et conseillers municipaux de la ville de Pézenas, certifions qu'il a toujours été de notoriété publique dans le pays que le fauteuil que possède Monsieur François Astruc (3) et qui est connu sous le nom de fauteuil de Molière, est celui sur lequel le grand homme s'asseyait, avec une espèce de prédilection, pendant les années 1653 à 1655, dans la boutique du barbier Gély, où il allait passer ses moments de loisirs, pour y étudier les moeurs et les caractères du pays ... »

Toutefois, ce témoignage provoqué, tout officiel qu'il soit, ne saurait suffire ; il faut en ajouter d'autres, en particulier ceux des plus avancés dans l' âge, qui sont nés dans les années 1750, 1760... (100 ans après la disparition de Molière, il est vrai !)). Députés, maires, conseillers généraux et municipaux, juges de paix, médecins, notaires, tout ce que la ville compte de notabilités est mobilisé pour reconnaître la lignée des propriétaires qui conduit jusqu'à François Astruc, l'honorable négociant en grains de la ville, qui en est alors le détenteur.
Les hommes de lettres ne sont pas oubliés. Peytavi de Saint Christol, lui aussi bien avancé dans l'âge, est appelé à la barre. Cet Oratorien défroqué, qui fut un temps principal du collège de la ville avant de faire carrière sous l'Empire, occupe sa retraite à animer l'académie savante locale. Il produit la lettre, datée du 7 Nivose an VII, qu'il avait adressée alors à François Cailhava, membre de l'Institut, qui l'avait reproduite dans des « Etudes sur Molière ». Par ailleurs, Peytavi a été l'ami de Venel, professeur à la faculté de médecine de Montpellier et collaborateur de l'Encyclopédie qui, ajoute-t-il, n'oubliait jamais d'inviter ses amis, de passage à Pézenas, à « porter le tribut d'un hommage au fauteuil de Molière ».

Il semble ainsi que le fauteuil ait été découvert au moment même où, dans le dernier tiers du XVIIIe siècle, ressurgissait la mémoire d'un Molière jusqu'alors bien oublié, à Paris comme en province.

Au début de ce même siècle, un autre Piscénois, le chevalier Pierre Paul Poncet, publiait une « Histoire de la ville de Pézenas, de ses origines à 1733 ». Attentif aux grands personnages qui, par leur passage ou leur séjour, avaient pu donner quelque lustre à sa ville, citant Corneille, Racine Boileau, de Molière il n'est point question, Ce catholique respectueux veut-il ignorer l'auteur du « Tartuffe » ? Mais à la veille de la Révolution, Pézenas ne peut demeurer en reste alors qu'à Toulouse un certain Pellet- Desbarreaux le met en scène dans une comédie, en un acte et en vers, sous le titre : « Molière à Toulouse. »

Au début de la Restauration, c'est au tour de M. de Jouy, autre célébrité, membre de l'Académie Française, de faire le voyage de Pézenas, sur les pas de François Cailhava. Il publie ses impressions dans un « Hermite en province » (6). M. Alaux, propriétaire de l'hôtel de la Paix, se souvient l'y avoir accueilli et l'avoir conduit, à sa demande, jusqu' au fameux fauteuil.
« Dans ce temps là, écrit-il, les boutiques des barbiers étaient comme ont été depuis les cabarets, comme sont aujourd'hui les cafés, les rendez-vous des oisifs, des politiques, des originaux du pays et le foyer de la chronique scandaleuse. Molière, pendant son séjour à Pézenas, se rendait régulièrement chez le barbier en vogue, nommé Gély ; là, il avait coutume de s'asseoir dans un fauteuil, qui restait vide lorsqu'il ne venait pas à l'assemblée ... »

D'autres l'ont précédé ou le suivront, consignant les marques de leur vénération sur le registre ouvert à cet effet. Des hommes politiques comme M. de Lévis, fils puîné du comte de Lévis- Mirepoix, « quelques années avant le 18 Brumaire », le prince Cambacérés, archichancelier d' Empire, le prince Louis Napoléon Bonaparte, qui n'était pas encore roi de Hollande lorsqu'il rendait visite à son ami M de Sénégra, qui faisait retraite dans son domaine de Belles eaux. Mais aussi des hommes de théâtre, célèbres aujourd'hui encore comme Melle Georges ou le grand Talma, ou oubliés comme ce Picard, que l'on appelait alors « le petit Molière du XIXe siècle », auteur de comédies tombées dans l'oubli, ou encore ce Potier, illustre comique du Théâtre des Variété à Paris. On s'attendait à l'une de ces scènes hilarantes dont il avait le secret, mais, à la vue du fauteuil, il fondit en larmes et pleura une heure durant. Le romancier Georges Beaume raconte comment, en mars 1873, la grande tragédienne Agar vint en chemin de fer et découvrit la relique :
« J'étais encore au collège lorsque un jour Madame Agar vint dans notre Pézenas jouer Phèdre. A peine débarquée du train, elle exprima l'intention de voir sans retard le fauteuil de Molière. On la conduisit dans la rue Saint Jean et puis dans la boutique du pâtissier Astruc, à dix pas de ma maison. Derrière elle accoururent jusque dans la cour, où les Astruc descendirent leur fauteuil, qui dormait tout au long de l'année dans un coin de l'atelier, les braves gens du voisinage, le mercier, le drapier, le relieur, le marchand de chaussures.
Au milieu de ces badauds, amusés par l'étrangeté du spectacle, Madame Agar embrassa religieusement la relique de bois qu'on avait à la hâte nettoyée de sa poussière. Elle se mit à genoux sur le siège et, levant au ciel ses bras vigoureux, elle récita de sa voix profonde une liste de vers qui n'en finissaient plus. Sous le mur énorme de l'église, le fracas de ce verbe musical et tragique émut d'une douleur notre âme d'ignorants, et sans que nous comprissions très bien la ferveur de cette noble femme, qui pour son dieu pleurait d'amour, nous éprouvâmes un sentiment de respect et d'humilité, une sorte de crainte superstitieuse, et, pour la laisser seule à ses dévotions, nous nous dispersâmes en silence. » (7)

La diffusion de la notice d'Astruc augmente encore la renommée de l'illustre siège. Son propriétaire est alors persuadé qu'il possède là une insigne relique, comparable à la robe de Rabelais, longtemps conservée par la Faculté de médecine de Montpellier et vendue pour 3.000 livres, ou encore l'arbre dit de Shakespeare, qui fut débité en tronçons (8). Son action n'est pas désintéressée car l'année suivante, le mardi 13 juin 1837, il présente son fauteuil

aux enchères publiques à Paris, mais ne parvient pas à en tirer un bon prix. Pourtant il avait été encouragé dans cette démarche par un compatriote, qui, deux ans auparavant, lui en avait proposé 3.000 francs, pour le compte d'une maison de Paris. La même somme avait été avancée par deux gentilshommes britanniques, le colonel William Smith et le baronnet Patrice Groslow, mais Astruc ne voulut ni l'envoyer en Angleterre ni s'y rendre lui-même, comme on lui en avait laissé le choix. Il accepta toutefois de se rendre à Paris, à l'invitation d' « un des plus illustres auteurs dramatiques de la capitale », dont le nom n'est pas précisé. Ce dernier se préparait à faire jouer au Théâtre Français sa dernière œuvre : « Le fauteuil de Molière », à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du grand comique. Le 15 janvier 1851, le meuble montera pour la première fois sur une scène parisienne. Son propriétaire aura le voyage payé, plus la moitié des droits d'auteur et une part des recettes, tant que la pièce restera à l'affiche. On ne sait combien dura l'attente, mais Pézenas redoutait de voir s'éloigner définitivement la relique et son propriétaire, qui était par ailleurs excellent chocolatier. Astruc se veut rassurant : la vente du fauteuil ne changerait en rien sa position sociale. Il a pris la précaution de léguer à son fils le secret du fameux chocolat espagnol. « Pour être chocolatier et pâtissier, il n'est pas nécessaire d'être passé bachelier, ni d'avoir cinquante ans de pratique... » (9)

Le fauteuil avait déjà grimpé sur la scène du théâtre de Pézenas. Ainsi en août 1811, où il présida le banquet donné en l'honneur de l'académicien Picard (10) ou encore, en 1843, lorsque le célèbre improvisateur de Pradel chanta quelques couplets à sa gloire avant de le couvrir d'une couronne d'immortelles. Et voilà qu'en 1851, il se met à voyager, il est reçu à la maison de Molière. Quatre ans plus tard, il est présenté à nouveau à Paris, cette fois à l'Exposition universelle par les entrepreneurs Sartigues et Camus. Le voyage a été offert à Astruc, avec mille francs de déplacement et les recettes ont été partagées. Pézenas s'inquiète encore. La ville ne devrait-elle pas faire son acquisition ? « Il sera peut être demandé quelque jour un compte sévère à la disparition du fauteuil de Molière » écrit le Languedocien. En janvier 1861, le voilà à nouveau à l'Exposition archéologique et artistique de Paris. En 1873, alors que la Comédie Française doit célébrer, avec retard, le 250^{e} anniversaire de la naissance de Molière, Gonzague Astruc, son nouveau propriétaire, le propose à son administrateur (11). Parmi les 80 pièces présentées, deux tableaux attirent l'attention: un « Molière chez le barbier Gély à Pézenas « par Nélie Jacquemart et un « Molière à Pézenas trouve le type du bourgeois gentilhomme »par M. Vetter (12). Notre fauteuil figure encore à la place d'honneur des fêtes ordonnées à Pézenas en 1893 et en 1897 à l'occasion de l'érection du monument d'Injalbert par souscription Nationale (13)
Enfin, en 1922, il participe à l'exposition organisée par la Comédie Française pour les fêtes du tricentenaire de la naissance de Molière, aux côtés de celui du « Malade imaginaire », en compagnie de deux portraits de Mignard et de Coypel et de quelques rares objets ayant appartenu au maître : un bonnet de toile, quelques livres et signatures, maigres reliques de l'illustre comédien (14). Ce sera sa dernière présentation publique, avant sa sortie de scène (15).

II

Le fauteuil témoin

Il entre en scène à la fin du XVIIIe siècle alors que de larges pans de la vie de Molière restent encore dans l'ombre et c'est sans difficulté qu'il devient le témoin fortuit du passage de la troupe itinérante des Béjart et de leurs amis à Pézenas.

Après Cailhava et de Jouy, les auteurs sur Molière et son œuvre, encore rares dans le premier tiers du XIXe siècle le placent sans réticences dans l'iconographie moliéresque. Comment mettre en doute son rôle dans la vie et la genèse de l'oeuvre d'un homme de génie aussi secret que le fut Molière ? Ce n'est qu'en 1821, il est vrai, que Louis François Beffara, ancien commissaire de police du quartier de la Chaussée d'Antin, a découvert la date et le lieu de baptême de Jean Baptiste Poquelin, paroisse Saint Eustache, à Paris.
Le fauteuil n'est pas oublié par Jules Taschereau dans son « Histoire de la vie et des œuvres de Molière » (16). Mais c'est dans la seconde moitié du siècle que ce dernier connaîtra, comme on l'a vu, sa plus grande notoriété, alors que les recherches se multiplient partout en France, sous l'impulsion des universitaires et des érudits provinciaux. Pendant dix ans, de 1879 à 1889, Georges Monval, bibliothécaire archiviste de la Comédie française, anime la revue mensuelle : « le Moliériste », qui devient le catalyseur d'un véritable culte rendu à Molière, consacré héros national par la jeune République. Le banquet annuel qui rassemble ses collaborateurs et amis « moliéristes » est leur grand' messe annuelle. Au fil des années, à grands renforts de « toast », les convives découvrent les lieux consacrés : la maison natale, la maison mortuaire et exhument les reliques : quelques cartes à jouer, annotées au revers, un bonnet de toile –celui d'Argan- une montre, une mâchoire, trouvée l'on ne sait plus dans quel cimetière par l'honorable docteur Jules Clocquet et montée sur une armature d'argent, les deux fauteuils enfin. Passerait pour iconoclaste celui qui oserait mettre en doute leur authenticité.
Les écrits, rares eux aussi, confirment les séjours de la troupe à Pézenas. En 1852, le comte Julien de Cosnac publie les mémoires d'un de ses ancêtres, l'abbé Daniel de Cosnac, qui fut premier gentilhomme de la chambre d'Armand de Bourbon, prince de Conti (17). Ce dernier y raconte comment la troupe de Molière et des Béjart fut accueillie par Conti résidant alors dans son domaine de la Grange des Prés près de Pézenas. Non sans difficultés, car les rescapés de « l'Illustre Théâtre » se trouvaient en concurrence avec une autre troupe de comédiens ambulants. Il fallut toute la diplomatie de l'abbé et de son ami, le poète libertin Jean François Sarrasin, pour leur laisser l'avantage. Le jeune prince, qui avait été emporté par la Fronde dans le sillage de son frère aîné, le Grand Condé, et de sa sœur, la romanesque duchesse de Longueville, allait quelques mois plus tard rentrer en grâce auprès du roi et épouser l'une des « mazarinettes » : Anne Marie Martinozzi, nièce du cardinal (18). Nommé au commandement des troupes royales en Catalogne, il devait plus tard succéder à Gaston d'Orléans au gouvernement du Languedoc. Prince puissant et généreux, il place Molière sous sa protection et invite les Etats provinciaux, qu'il préside au nom du roi, à faire de même. Cette rencontre entre le prince, le comédien et les Etats fit la renommée de Pézenas ; qui, au milieu du XVIIe siècle, faisait figure de capitale « gobernorale » de la province et la promotion de Molière.

Dans ses « Aventures burlesques », éditées en 1858 (19), Charles Coypeau d'Assoucy en rajoute, applaudi par les fidèles du fauteuil. Dans l'hiver 1654- 1655, il se retrouve à Pézenas, en bonne compagnie.
« Ce qui me charma le plus, écrit-il, ce fut la rencontre de Molière et des Messieurs les Béjares. Comme la comédie a des charmes, je ne pus si tôt quitter ces charmants amis, je demeurai trois mois à Lyon, parmi les jeux, la comédie et les festins... Je m'embarquai avec Molière sur le Rhône, qui mène à Avignon... Mais comme un homme n'est jamais pauvre tant qu'il a des amis, ayant Molière pour estimateur et toute la maison des Béjares pour amis, en dépit du diable, de la fortune et de tout ce peule hébraïque, je me vis plus riche et plus content que jamais. Car les généreuses personnes ne se contentaient pas de m'assister comme ami, ils me voulurent traiter comme parent. Etans commandés pour aller aux Etats, ils me menèrent avec eux à Pézenas, où je ne saurai dire combien de grâces je reçus de toute sa maison. »

Ne manquaient plus à l'appel des témoins que deux quittances autographes trouvées par Louis Lacour de la Pijardière dans les archives de l'assemblée de Languedoc et publiées dans « le Moliériste » en 1885, pour conforter, s'il en était encore besoin, la réalité des séjours de Molière à Pézenas. L'une, du 17 décembre 1650, est de 4.000 livres, l'autre, d'un montant de 6.000 livres, est du 26 février 1656. Toutes deux sont signées à Pézenas ((20) A cette dernière date, les comédiens sont encore en Languedoc mais bientôt, sous l'influence d'un confesseur bigot et de l'évêque d'Alet Nicolas Pavillon, Conti leur retire sa protection et les Etats leurs subsides.

Pas plus que le séjour de Molière et de sa troupe à Pézenas, la légitimité du fauteuil semble ne faire aucun doute, si l'on en croit encore la « Notice » » de 1836, à laquelle il faut toujours se référer. De Guillaume Gély, le chirurgien barbier, son premier détenteur, le fauteuil serait passé de mains en mains jusqu'à François Astruc, le pâtissier chocolatier. Par succession ou vente, il resta ainsi longtemps dans le monde fermé des hommes de médecine : barbiers, chirurgiens, barbiers et médecins. Jacques Gély, le fils de Guillaume, le remit à sa fille Suzanne, qui épousa Mathieu Jalvy, qui prit la succession de son beau père. Leur fille, Catherine, le fit entrer dans la maison de Pierre Paul Thomas, médecin, qui le vendit à Pierre Brun, chirurgien, qui, à son tour, le céda à l'un de ses collègues, Pierre Astruc, « docteur en chirurgie à l'hôpital civil et militaire de Pézenas ». Pierre, le premier de cette famille, devait le conserver plus de quarante ans, avant de le céder à François.

L'existence d'un Guillaume Gély, natif de Montolieu (Aude), établi à Pézenas comme barbier (21) et la succession des propriétaires du fauteuil ne peuvent être sujets à caution. Il en va différemment des liens entre Molière et le fameux fauteuil du barbier, qui restent du domaine de la légende, telle que la fixa de Jouy au début du XIXe siècle.
« Voici ce que les Nestor du pays en racontent ; ils disent que pendant le temps où Molière habitait Pézenas (sic), il se rendait assidûment, tous les samedis, jours de marché, dans l'après dîner, chez un barbier de cette ville dont la boutique était très achalandée ; elle était le rendez vous des oisifs, des campagnards et des agréables, qui allaient s'y faire calamistrer ; or, vous savez qu'avant l'établissement des cafés dans les petites villes, c'était chez le barbier que se débitaient les nouvelles, que l'historiette du jour prenait du crédit et que la politique épuisait ses contradictions... »

III

Le fauteuil observatoire

Plus loin, de Jouy ajoute : « A propos de spectacle et de Pézenas, je n'oublierai pas de dire que c'est ici que notre grand, immortel Molière a fait ses premiers essais dramatiques. Les bonnes têtes du pays sont assez généralement d'accord sur ce point qu'il a recueilli, à Pézenas même, bon nombre de traits de caractère disséminés ensuite dans plusieurs de ses chefs d'oeuvre. »

Plus tard, Emmanuel Raymond (alias Léon Galibert) publie une « Histoire des pérégrinations de Molière dans le Languedoc, d'après des documents inédits (1642- 1658) ». (22) Il y regroupe ces anecdotes qui, depuis Cailhava, illustrent les séjours de Molière en Languedoc, et qui dans leur totalité ont Pézenas et ses environs pour cadre. Pour lui, comme pour ses contemporains à la recherche des sources d'inspiration du dramaturge, le fauteuil a joué le rôle d'observatoire.
Autour de ce dernier se déroule tout un voyage imaginaire dont les étapes truculentes peuvent en effet avoir été empruntées aux conversations des familiers de Gély.
Pour aller de Pézenas à Béziers, ville voisine, les comédiens ont loué les services d'un voiturier, qui s'avère bientôt indélicat. Des trois chevaux qui tirent la charrette, deux sont aveugles et le troisième, qui est borgne, le devient à son tour. Il faudrait continuer le chemin à pied, à moins de glisser quelques sols supplémentaires dans la main du chef de ce fol équipage, afin que notre malheureux canasson retrouve aussitôt la vue.
Une autre mésaventure est celle dite de « la valise perdue ». Alors que la troupe se rend cette fois à Gignac, une valise se détache de l'une des montures. Lorsque Molière s'en aperçoit, les paysannes, qu'il interpelle sur le bord de la route, l'invitent, gestes à l'appui, à continuer son chemin. Le bagage, prestement enveloppé dans une robe, a roulé d'un coup de pied dans le fossé. Et Molière de conter son dépit à son ami barbier « Comment voulez-vous qu'il en ait été autrement ? Lorsque, au sortir de Gignac, on laisse de côté Brignac pour se diriger sur Montagnac, en passant par Lavagnac et qu'au milieu de ces « gnic » et de ces « gnac » viennent s'enchevêtrer sans motif les « agaro, moussu ! ah ! boutats, moussu ! Aou abi pas Moussu ! Pécaïre, poussu ! », les yeux , l'esprit et les oreilles sont tellement abasourdis par ces étranges annonces, accompagnées de gestes plus bizarres encore, que l'on finit inévitablement par perdre ce qui n'était qu'égaré. »
A quelques lieues de là, à Mèze, petite bourgade sur les rives de l'étang de Thau, à l'auberge du Saint Esprit, rue des Trois Pigeons, la rencontre, un jour de foire, entre nos comédiens et un groupe de « Provençaux » donne lieu à quelques scènes cocasses, dont on ne connaît malheureusement pas la teneur. Seule l'auberge, dite des comédiens, en retiendra la mémoire.
L'histoire ne dit pas si quelques clients en firent les frais, comme ceux qui fréquentaient la boutique du barbier de Pézenas. Qu'ils soient Provençaux, Gascons ou Limousins, Molière force les traits de ces personnages rencontrés dans la province. Monsieur Polydore de la Roustecagnac, dont il s'amuse à dessiner le portrait, est un Gascon type, hâbleur et vantard. Ayant dissipé tout son bien, il cache sa misère sous le masque de la faconde et de la vanité. Polydore est un sot, qui a réponse à tout et domine de sa superbe des situations qui

paraîtraient bien embarrassantes au commun des mortels. Citoyen de Pézenas, il est aussi ridicule que ce Monsieur de Pourceaugnac, son cousin de Limoges, que Molière a affublé de deux épouses. L'une est picarde, l'autre, qui s'appelle Lucette, est de Pézenas. Elle le rabroue en langue d'oc (23). Notre couard abandonne alors la place, comme ce messager d'Aniane, dont les aventures sont contées dans l'anecdote dite de « la barbe impossible ». Profitant d'une absence de Gély, Molière a un moment abandonné son fauteuil pour jouer au barbier. Tout en laissant filer le rasoir sur la peau d'un patient, il raconte des histoires de plus en plus terrifiantes, à tel point que ce dernier prend la fuite, sans que le travail ait été achevé.
Ces portraits charges sont parfois étendus aux habitants d'un village. A l'étape, les comédiens vont boire à ces fontaines où se rassemblent les femmes, faisant écho aux rumeurs qui courent par les rues. Sur la fontaine de Gignac figure une inscription en langue latine :
« Quae fuit ante fugax arte perennis ist »
La traduction ne se fait pas attendre :
« Avide observateur, qui voulez tout savoir,
Des ânes de Gignac c'est ici l'abreuvoir ! »
L'histoire de « la lettre improvisée » se place sur un autre registre. Ne sachant lire –toujours ce thème de l'ignorance populaire et provinciale, qui est une réalité de ce temps- une jeune fille de Pézenas confie au « Monsieur », qui est assis dans son fauteuil, boutique du barbier Gély, le soin de lire la terre qu'elle vient de recevoir de son amoureux, qui sert le roi, en Catalogne. Et Molière de s'amuser ne transformant une banale missive en machine à tourments. Le chéri a été grièvement blessé- « Ah ! Moun Diou ! Jésu ! Nostre Seigné ! moun paoure magnac meou ! « Sauvé par les médecins –une fois n'est pas coutume- de belles dames entourent son lit de convalescent. Nouveaux gémissement de la belle, saisie par la jalousie. Mais Jacou est fidèle, il a résisté tous les assauts et lui jure une nouvelle fois fidélité. Ravie, la jeune fille part, réchauffée par la passion. Elle ne veut pas entendre une autre lecture, qui la ramènerait à la banale réalité.

Il serait vain de rechercher quelque authenticité à pareilles anecdotes, mais ces dernières ont l'intérêt de donner de Molière, assis dans son fauteuil- observatoire des champs, l'image d'un homme simple, proche du petit monde de la province, que véhicule la Troisième République.

En compagnie de son ami Gély, notre fauteuil en arrive à inspirer quelques auteurs des XIXe et XXe siècles, qui composent autour de lui des oeuvres de circonstance, poèmes, stances, saluts divers et comédies, ainsi « Le Médecin volant, farce de Molière à Pézenas, prologue en un acte, en vers patois » (1866), ou encore « L'impromptu du barbier » de Robert Trébor (24). La plus célèbre de ces pièces, et la plus jouée, sera toutefois « Le barbier de Pézenas », comédie en un acte créée en 1877 par Georges Blémont et Léon Valade pour le théâtre de l'Odéon et reprise, le 8 août 1897, en prélude au « Médecin malgrè lui » au théâtre de Pézenas (25). Moins d'un siècle plus tard, Guy Vassal composera pour le Théâtre populaire des Cévennes un « Hola ! Hé ! Sganarelle ! », où il reprendra, pour s'en moquer, ce même thème « tarte à la crème » des sources d'inspiration de Molière. Dans la scène d'adieu entre le barbier et le comédien il fait dire à Gély :
« Il a quand même quelque chose que je voudrais savoir. Depuis un mois, presque tous les matins, vous me demandez de vous raconter des histoires de par ici. Tous les cocus de Pézenas y sont passés, et même ceux de Florensac, et puis l'avare de Saint- Thibéry, la boiteuse de Montagnac, le matamore de Béziers et aujourd'hui l'histoire de la grande Lucette, que vous me faites recommencer trois fois. Et vous écrivez tout sur vos papiers. Et quand je raconte dans le parler d'ici que vous ne comprenez pas, vous écrivez... Pourquoi ?

-Pourquoi ? J'ai ici un tout petite sac, maître Gély, un petit sac magique, et dans ce petit sac j'ai enfermé tous les cocus de Pézenas, le matamore et la boiteuse et aussi la grande Lucette. Et je les emporte avec moi, là où je vais, maître Gély, là où je partirai demain... » (26)

S'il n'apporte pas de réponse à la problématique des pérégrinations d'une troupe de campagne, mal connues, et par là même aux sources d'inspiration de l'oeuvre de Molière – un vaste sujet qui ne s'épuisera jamais -, le fauteuil de Pézenas donne à cette étape provinciale une dimension originale, à la fois populaire et affective.
On a compris combien la référence à Molière et à son fauteuil échappe ici à la raison et à l'objectivité, elle est acte de foi. Ce phénomène s'est produit, on la vu, à la charnière des XIXe et XXe siècle à un moment où la passion pour Molière atteignait son paroxysme. Brunetière s'en moquait, en écrivant : « Molière n'a pas seulement ses fidèles, il a ses dévots ; le culte que nous lui rendons deviendra bientôt, si nous n'y prenons garde, intolérant comme une superstition ; quelqu'un l'a bien dit : il est vraiment en train de « passer » Dieu en ce moment. »

Le mouvement moliériste trouve à Pézenas un terreau favorable, patiemment labouré par les générations successives, de François Astruc à Albert Paul Alliés (27), sans oublier la complicité bienveillante de la famille Astruc, toujours prête à faire voyager le fameux fauteuil, orgueil des Piscénois, et ce depuis la fin du XVIIIe siècle où fut découvert le héros de cette histoire. En 1897, dans une fête populaire la ville de Pézenas érige, par souscription nationale, un monument à la gloire du grand homme. Lucette, dans ses habits de servante, y est associée et lui offre un bouquet de roses, alors que, sur l'autre côté du monument d'Injalbert, un satyre grimaçant symbolise la farce, que l'on aime bien au pays du barbier Gély.(28)

La passion que Pézenas porte encore à Molière lui vaut d'être qualifiée de « ville de Molière ». Aujourd'hui l'étranger n'y cherche plus, hélas ! le fauteuil de légende dans lequel Molière allait s'asseoir lorsqu'il venait à Pézenas. Ce dernier n'a pas reparu depuis longtemps à tel point que beaucoup l'ont aujourd'hui oublié. Le touriste y cherche en vain une maison natale, tout aussi introuvable. N'en déplaise aux sceptiques, et à Marcel Pagnol, qui a pu dire, lors d'une visite où il ne put voir le célèbre fauteuil : « Jean Baptiste Poquelin est né à Paris, Molière à Pézenas ! », c'est bien ici qu'il seraient nés et l'un et l'autre. Le fauteuil serait ainsi devenu berceau.

Claude Alberge

Communication faite le 7 août 2002 à Québec (Canada) dans le cadre du Colloque « Molière d'hier et d'aujourd'hui »
Université de Laval, Petit Séminaire, Québec, 7 au 10 août 2002

Notes

(1) Alberge Claude, Le voyage de Molière en Languedoc (1647- 1657), Presses du Languedoc, Montpellier, 1988.
(2) Astruc et Sabatier. Notice sur le fauteuil de Molière, Pézenas, Imprimerie Bonnet, 1836.
(3) Bien que cette publication ne soit pas signée, Astruc enest incontestablement l'auteur. Pâtissier chocolatier de profession, il hésite à signer, par crainte, semble-t-il, des « railleries de ses contemporains ». Il se défendra aussi d'avoir participé à la rédaction du premier numéro du journal local « Le Languedocien », paru le 12 juillet 1845. Le Languedocien, don de René Marty, Archives municipales de Pézenas.
(4) Cailhava. Etudes sur Molière ou observations sur la vie, les moeurs, les ouvrages de cet auteur et les manières de jouer ses pièces, Paris, 1802.
(5) Poncet Pierre Paul. Histoire de la ville de Pézenas, des origines à 1733, La Domitienne, éditions des Amis de Pézenas.
(6) De Jouy. L'Hermite en province ou observations sur les mœurs et les usages français au commencement du XIXe siècle, Paris, 1819.
(7) Beaume Georges, romancier (Pézenas, 1861- Mirande, 1940)
(8) Le Languedocien, journal hebdomadaire, n° du 27/10/1850.
(9) Le Languedocien, n° du 6/10/1850
(10) Le Languedocien, n° du 27/10/ 1850
(11) Lettre de Gonzague Astruc, 24 rue Legrattier à Paris, à M Perrin, Directeur du Théâtre Français, Bibliothèque de la Comédie française.
(12) Note de M Pierre Morteaux, de janvier 2003
(13) Collectif. Histoire d'un centenaire, Le monument d'Injalbert à Molière, 8 août 1897, éditions les Amis de Pézenas.
(14) Lecture pour tous, janvier 1922. le tricentenaire de Molière. Reliques et souvenirs. Exposition à la Comédie Française, par Jules Couet, bibliothécaire, Bibliothèque de la Comédie Française, Paris.
(15)En janvier 2003, nous apprenons que le légendaire fauteuil de Molière de Pézenas était conservé dans la même famille Astruc- Morteaux. Cette dernière nous fit l'honneur de nous accueillir, avec Françoise Loubet- Caudet, secrétaire générale de l'association « les Amis de Pézenas ». Depuis 1922, où il avait été pour la dernière fois présenté au public, ce meuble resta la propriété d'une même famille, qui lui apporta ses soins attentifs. Après 80 ans d'absence, il serait heureux qu'il retrouve sa petite patrie, là où les Moliéristes se rendaient en pèlerinage. Ce serait l'hommage que pourraient rendre à ce génie de notre littérature et notre ville et ses propriétaires, qui, malgré les sollicitations, ont su conserver ce patrimoine inestimable et méritent à ce titre notre reconnaissance.
(16)Taschereau Jules, Histoire de la vie et des ouvrages de Molière, 2e édition, 1828.
(17) Cosnac Daniel de, abbé, Mémoires, pour la Société d'histoire de France, par le comte Jules de Cosnac, Paris, J. Renouard, 1852, 2 vol.
(18) Les pamphlets ou « mazarinades » dirigés contre le cardinal ministre Mazarin désignaient ainsi ses nièces.
(19)D' Assoucy Charles Coypeau sieur d', Aventures burlesques de, avec préface et notes de E. Colombey, Paris, 1858.
(20)Jurgens Madeleine et Maxfield-Miller Elisabeth, Cent ans de recherches sur Molière, sur sa famille et sur les comédiens de sa troupe, Paris, Imprimerie nationale, 1963.
(21)Le lieu de sa pratique est plus contestable. La tradition le situe au coeur de la vieille ville, aujourd'hui place Gambetta. sur place du marché au Bled. Ce local est aujourd'hui occupé par l'office de tourisme. Le compoix place la maison de Gély sur le Quay ou grande rue des Amouriers (mûriers), à la jonction de la ville médiévale et de la nouvelle ville des XVIIe et XVIIIe siècles.
(22)Raymond Emmanuel, alias Galibert Léon, Histoire des pérégrinations de Molière dans le Languedoc, d'après des documents inédits (1642- 1658), Paris, Dubuisson, 1858.

'(23)Monsieur de Pourceaugnac, comédie ballet de Molière. Le personnage de Lucette figure la ville de Pézenas sur le monument réalisé par le sculpteur Injalbert, inauguré le 8 août 1897.
(24)Trébor Robert. L'impromptu du barbier, comédie en un acte, Paris, Comédie Française, 15 janvier 1907.
(25)Blémont Emile et Valade Léon. Le barbier de Pézenas, comédie en un acte et envers, Paris, Odéon, 15 janvier 1877, Paris, 1877.
(26)Vassal Guy. Holà ! Hé ! Sganarelle ! , Actes Sud Papiers, 1988, page 33.
(27)Albert Paul Alliés (1860- 1935) Secrétaire général du Comité Molière en 1897, il fit beaucoup pour vulgariser la mémoire de Molière à Pézenas et publia notamment un « Pézenas, ville d'Etats. XVIIe-XVIIIe siècles. Molière à Pézenas », première édition, Flammarion, Paris, 1908, quatrième édition,J.C. Domens, Pézenas, 2006.
(28)Alberge Claude. Quand Pézenas fêtait Molière ou la force de la fête. Actes du Colloque international Molière et la fête à Pézenas, 7- 8 juin 2001, Editions Ville de Pézenas, Imprimerie Domens.